

Familière et inquiétante, la salle de bain

par Richard Scoffier

Un lavabo avec une brosse à dents et un tube de dentifrice, une baignoire avec du linge étendu au-dessus, une machine à laver, un miroir - parfois le seul de la maison -, des serviettes humides, des descentes d'eau, des placards qui regorgent de médicaments oubliés, de flacons de parfum vides, de linge sale... Qu'est-ce donc qu'une salle de bain ?

Sans doute la dernière pièce à trouver sa place dans l'organisation de l'appartement traditionnel, la salle de bain n'apparaît qu'au XVIII^e siècle dans le palais et ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale qu'elle commence à se banaliser, notamment avec la construction des grands ensembles. C'est un lieu où s'alignent les équipements nécessaires à la toilette : lavabo pour le visage et les mains, bidet pour les parties intimes, baignoire pour le bain hebdomadaire ou la douche quotidienne. Un laboratoire dont les murs grevés de conduites se recouvrent par endroits de carrelage pour les rendre étanches, comme un extérieur, car on y manipule l'eau dont toute construction cherche avant tout à se protéger. C'est souvent une cellule reléguée dans la zone centrale et sombre d'un appartement qui lui-même devient de plus en plus profond pour trouver l'inertie nécessaire à son autonomie énergétique. La salle de bain reste - si l'on excepte le cabinet de toilette - la pièce la plus étroite de l'habitation mais s'affirme cependant comme un espace en perpétuelle mutation dont l'évolution se calque sur celle de la société. Ainsi son plan autrefois rectangulaire et conditionné par la longueur de la baignoire s'est-il élargi et

tend maintenant vers le carré pour qu'un fauteuil roulant puisse s'y mouvoir sans contrainte et tourner sur lui-même. Le bidet s'est évanoui et la baignoire, qui en était sans conteste l'élément majeur, disparaît au profit de la douche dont le receveur, avec l'invention des siphons extra-plats, peut s'encastrier dans la chape qui recouvre la dalle et s'effacer dans la continuité du revêtement de sol. Agrandie, libérée de certains de ses éléments qui l'étouffaient, la salle de bain demeure cependant une pièce mal proportionnée qui semble, comme un enfant mal formé, ne pas pouvoir accéder à sa pleine maturité. L'architecte n'a que peu à intervenir dans cet espace sans recul et sans lumière naturelle où il se borne à agencer des équipements qu'il choisit sur catalogue. De plus, cette pièce n'est utilisée que périodiquement : intensément sollicitée à la première heure du matin, elle reste ensuite à l'abandon avant de reprendre une faible activité avant la nuit. Aussi pour des commandes exceptionnelles, l'homme de l'art s'empressera de l'agrandir et de l'ouvrir à la lumière afin de permettre à ses équipements de trouver leur respiration propre, d'exister en tant qu'objets. Il ira même jusqu'à la supprimer pour mieux



← *Nu accroupi au tub*, 1918,
Pierre Bonnard.
Coll. musée d'Orsay.

→ Salle de bain, villa Savoye,
Poissy, 1928,
Le Corbusier arch.
Ph. Paul Kozlowski
© FLC/ADAGP.



disséminer ses éléments dans l'habitation, où ils accéderont à leur parfaite plénitude : cuve de baignoire en Corian ou en marbre, négligemment oubliée comme un sarcophage antique sur le parquet d'une chambre ou d'un salon, lavabos profonds et semblables à des fonts baptismaux... L'étroitesse de cette pièce la rend difficilement représentable. Ainsi les peintres de la vie quotidienne se sont-ils davantage attachés à capter la toilette quand elle colonisait encore les autres espaces de l'habitation. Degas, Signac ou même Bonnard préfèrent peindre les femmes assises devant leur coiffeuse pour mieux revisiter la vanité, l'un des thèmes majeurs de la peinture classique. Mais surtout les moments festifs où l'habitation se modifiait cycliquement pour accueillir les rituels d'ablution, ces intervalles transgressifs où le corps indécentement nu venait se dresser dans un tub placé dans la chambre, le séjour ou la cuisine... Un cérémonial largement déployé dans l'espace que l'on retrouve figé

et permanent à la villa Savoye, inscrit dans la continuité de la chambre principale : la baignoire se creuse dans le sol surélevé pour former un bassin bordé d'une chaise longue, un complexe recouvert de mosaïque bleue qui fait partie intégrante de la construction. En associant le bassin où l'on se baigne et la chaise où l'on s'allonge, Le Corbusier écrit un scénario orthopédique dirigeant le corps pour qu'il ne s'abandonne pas voluptueusement dans l'eau mais s'étende à côté après le bain pour se sécher, comme si cet agencement était le prétexte pour penser un homme nouveau.

Le boudoir et l'oratoire

Quant au narrateur indécis et immature de *La Salle de bain*, roman de Jean-Philippe Toussaint (Minuit, 1985), il choisit de passer des journées entières dans cette pièce. Allongé tout habillé dans la baignoire, il prend une posture régressive et fœtale pour succomber aux charmes de ce lieu obscur, humide et silencieux qui

possède sa propre temporalité, loin des cycles solaires et de l'agitation qui scande le passage des heures. Sa compagne et ses amis finissent par lui rendre visite au terme d'une odyssée à travers les espaces plus publics de son appartement. Un parcours initiatique qui les rend plus confraternels, plus complices, comme si ce lieu retrouvait peu à peu sa parenté avec le boudoir de l'habitation aristocratique où la conversation ne pouvait se décliner que sur le ton de la confiance. Il nous apparaît au fil des pages comme une pièce en jachère susceptible d'être reformatée pour devenir un rouage essentiel de la demeure. Le simple fait de s'approprier, sans se déshabiller ni se laver, cette machine imposée par les hygiénistes permet d'en tracer d'autres généalogies et d'en imaginer d'autres devenir. Le boudoir, oui, mais pourquoi pas l'oratoire dans lequel on viendrait méditer sur sa vie passée devant un autel constitué d'un

lavabo et d'un miroir avant de se projeter dans une vie future ; d'ailleurs où, sinon dans une salle de bain, Nicolas Sarkozy a-t-il pu penser "en se rasant" qu'il pourrait devenir président ? Ainsi l'ordre des choses pourrait se renverser et cet espace ne plus être appréhendé comme le simple appendice technique que l'architecte place entre deux chambres dans le vide résiduel du plan, pour apparaître comme le soleil noir autour duquel gravitent, comme autant de satellites, les autres espaces de l'habitation. S'affirmer comme le lieu le plus secret, le plus intime, hermétiquement protégé par de multiples couches spatiales qui l'incubent comme un ventre obscur et silencieux. Parce que la pièce la plus éloignée, la plus préservée du bruit et de la fureur du monde est aussi un espace de gestation où l'on se remodèle à sa guise : femme fatale, homme nouveau, perdant magnifique ou chef charismatique et hystérique...